

Une semaine, un livre

N°474, 28 août 2022

W. G. Sebald

Les Émigrants

Quatre récits illustrés

Die Ausgewanderten

Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau

1992, Actes Sud 1999, Babel 2001

276 pages



Un médecin vit en gardant un secret qui le mine. Un instituteur cache sa profonde mélancolie derrière son caractère enjoué et la qualité de son enseignement. Un homme se fait interner volontairement dans un asile réputé pour la dureté des traitements prodigués. Un peintre peint des portraits les uns par dessus les autres...

Les émigrants est composé de quatre chapitres qui sont des récits indépendants. Chaque récit trace le portrait d'un homme, connaissance ou familier de l'auteur, qui est issu de l'émigration liée au régime nazi. Ils illustrent le même sujet: celui de la marque indélébile du déracinement, dans l'enfance ou l'adolescence, accompagné de la perte partielle ou totale des parents; marque qui conditionne aussi les relations que ces personnages auront avec les autres durant toute leur vie et jusqu'à la façon dont ils disparaîtront finalement. Le point commun entre eux étant la recherche de l'oubli, recherche impossible, bien sûr.

Sebald raconte les vies de ces personnages à partir des enquêtes qu'il mène pour les connaître et les comprendre. Comme Daniel Mendelsohn dans *Les Disparus* (une semaine, un livre n° 451) ou dans *Une Odyssée* (n°472), il croise sans cesse l'histoire de ses quêtes et les histoires de ses personnages qui sont d'ailleurs liées à sa propre histoire. Ce montage complexe est totalement maîtrisé et *Les Émigrants* est un texte finalement assez limpide à partir du moment où on y pénètre. Son style n'y est pas pour rien, en effet, ses phrases longues sont très construites et on est sans arrêt séduit par la qualité de son écriture et par son érudition jamais ostentatoire. En outre, comme Daniel Mendelsohn qui a probablement lu tous les livres de W. G. Sebald, il illustre ses propos de documents et de photos, ce qui les ancre dans la réalité. *Les Émigrants* est un texte profondément mélancolique, puisque l'auteur a lui-même émigré, mais qui résonne aussi avec les problèmes d'immigration actuels et fait réfléchir non seulement à la question même de l'immigration et de l'exil mais aussi aux conséquences psychologiques énormes que ce déracinement peut avoir.

Lire les livres de W.G. Sebald est une expérience littéraire forte au niveau artistique comme aux niveaux intellectuel et émotif.

.....

Winfried Georg Maximilian Sebald est né en 1944 à Wertach en Allemagne et mort en 2001 près de Norwich en Angleterre. Après des études de littérature en Allemagne et en Suisse, il devient maître de conférences à l'université de Manchester, puis enseignant à Saint-Gall en Suisse et enfin à l'université d'East Anglia à Norwich où il est nommé professeur en 1984. Considérant son prénom trop « nazi », il se faisait appeler Bill ou Max. Parallèlement à sa carrière universitaire, il entame une œuvre littéraire à partir des années 80. Il a publié quinze livres dont treize sont traduits en français et presque tous publiés chez Actes Sud.

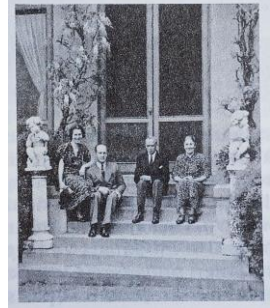


Une semaine, un livre

Extraits :

C'est à cette époque que l'oncle Adelwarth a commencé à me relater tel ou tel événement de sa vie antérieure. Comme même la plus infime des réminiscences, remontées très lentement par lui de profondeurs visiblement insondables, était d'une étonnante précision, j'en suis venue peu à peu, en l'écoutant, à la conviction que s'il possédait une mémoire infaillible, il n'avait presque plus la capacité de souvenir qui lui aurait permis de renouer avec cette mémoire. Aussi se raconter était-il pour lui tout autant une torture qu'une tentative de se libérer, une sorte de sauvetage et à la fois un anéantissement impitoyable. Comme pour conjurer ce qu'elle venait de dire, tante Fini pris en main un des albums posés sur la petite table à côté d'elle. L'ayant ouvert et me le tendant, tiens, dit-elle, c'est l'oncle Adelwarth comme il était à cette époque. À gauche c'est moi, comme tu vois, avec Theo, et à droite, à côté de l'oncle, est assise sa sœur Balbina dont c'était le premier séjour en Amérique.

(Ambros Adelwarth)



Au début de 1942 l'oncle Leo, dit Ferber en conclusion de son récit à la veille de mon départ de Manchester, l'oncle Leo s'est embarqué pour New York à Southampton. Auparavant, il était encore venu me voir une fois à Margate et nous étions convenus que je le rejoindrais à l'été, après avoir terminé ma dernière année scolaire. Mais quand le moment est venu, comme je ne voulais pas que quiconque ni quoi que ce soit me rappelle mes origines, au lieu de me rendre à New York sous la tutelle de mon oncle, je me suis décidé à rester seul à Manchester. Je croyais dans ma grande naïveté pouvoir entamer une vie nouvelle, libre de préalables, mais Manchester précisément m'a remis en mémoire tout ce que je tentais d'oublier, car c'est une ville d'immigrants et durant un siècle et demi, si l'on met de côté les pauvres Irlandais, les immigrants ont été essentiellement des Allemands et des Juifs.

(Max Ferber)